

Jean d'Alançon

La famille en question



essai philosophique

LES ÉDITIONS DU NET
22, rue Édouard Nieuport 92150 Suresnes

Du même auteur

L'outil et l'homme au travail dans l'industrie, Éditions Saint-Paul, 1994

Raoul Follereau, fraternités spirituelles, Le Sarment/Fayard, 1995

Les Risques du bonheur, conversation philosophique, Brepols, 1997

Le Compagnonnage de l'an 2000, essai sur la pensée de Jean Bernard, rénovateur du Compagnonnage, L'Harmattan, 2001

Viens et suis-moi, un itinéraire pour découvrir la pensée de Jean-Paul II, François-Xavier de Guibert, 2002

L'homme réconcilié, Édition des Écrivains, 2002

Un pas vers le bonheur, Les Éditions du Net, 2013

Pourquoi le mal ?, Les Éditions du Net, 2013

Marie-Dominique Philippe, paroles de sagesse philosophique, Les Éditions du Net, 2013

À l'école de la vie réelle, itinéraire philosophique, Les Éditions du Net, 2014

Marie-Dominique Philippe, philosophe de la personne humaine, Les Éditions du Net, 2014

Être et vivre entre nature et personne, essai philosophique, Les Éditions du Net, 2016

Être et vivre entre l'univers et l'homme, essai philosophique, Les Éditions du Net, 2017

Être et vivre entre intelligence et amour, essai philosophique, Les Éditions du Net, 2017

*« Le fondement naturel de la famille,
c'est le fondement naturel de la politique. »*
Marie-Dominique Philippe

*À mes enfants,
à ma famille et
à ceux qui aiment la famille.*

Préface

Pourquoi, depuis quelques décennies la famille est-elle devenue un enjeu de société ? Qu'a-t-elle fait, que n'a-t-elle pas fait pour devenir une cible ? Pourquoi et comment toucher à quelque chose ou plutôt quelqu'un sur lequel repose notre vie et notre histoire ? Mai 68 ne l'avait pas visée directement, mais indirectement par l'autorité, celle du maître, mais aussi celle du père. Ensuite la loi Veil l'a touchée en plein cœur dans sa fécondité naturelle : la maternité. Il est vrai que la paternité pouvait, ou devait dans certains cas, être reprise de l'intérieur pour favoriser une autorité plus proche du bien de l'homme, plus éloignée du moyen qu'est le pouvoir.

De la séparation entre les générations, on est passé à une forme de rupture qui a entraîné une brisure dans la famille du côté du père comme du côté de la mère par l'enfant né ou à naître. En effet, la question de l'enfant fut pilotée par des idéologies dites de progrès qui ne sont que des abus de langage sur les vraies intentions de leurs auteurs, idéologues, politiques et scientifiques. Les théologiens ont en général réaffirmé les principes du christianisme, avec des variantes se situant entre morale et tolérance. L'Église catholique par la voix, par la plume des Papes dans la continuité de leur autorité, en particulier Jean-Paul II, a réitéré ses enseignements pour la protection de la personne humaine. Qu'ont apporté les philosophes ? La question mérite d'être posée, et elle l'a été par certains dans la diversité des opinions.

La philosophie a son mot à dire, et plus que son mot, car la question de la famille, du père, de la mère, de l'enfant, de l'amour, de l'autorité, de la procréation, de l'éducation, de la femme et de l'homme, entre dans son champ de travail, de recherche et d'analyse. Tout ce qui concerne l'homme l'est pour le philosophe.

Cette courte étude sur la famille permet au lecteur d'entrer dans des questions essentielles tant au plan éthique que politique. Elle enveloppe le mystère de l'homme, de la vie humaine, jusqu'à l'humanité toute entière avec les causes et les conséquences qu'elle met à jour. Elle exige d'entrer dans les profondeurs de la vérité servante de l'amour, en dévoilant ses signes de contradiction.

1. Le fondement

La question de la famille dans la société occidentale actuelle est devenue prioritaire pour sauver notre civilisation humaine dont la tradition est chrétienne. Elle se situe donc aux deux niveaux de réflexion : sa raison humaine et sa vocation chrétienne. Les enjeux actuels sont vitaux pour sauver l'homme, pour sauver la famille et la civilisation dont nous sommes les héritiers depuis deux millénaires et davantage. Nous devons donc regarder le problème en face, sans paravent, au-delà de tout formalisme dans la plus profonde modestie et remise en question. La question est bien là : la famille française en particulier, européenne ou occidentale, car les États-Unis d'Amérique comme la Russie occidentale d'ailleurs font partie de notre histoire et de notre civilisation, avec leurs identités spécifiques, tant géographiques ou humaines que culturelles.

La famille est remise en question, peut-être parce qu'au fil des temps la famille pose question. Pourquoi pose-t-elle question ? Parce qu'elle a perdu, sans doute, le sens de sa vraie finalité, ou tout simplement le sens de la finalité. Elle s'attache surtout à son conditionnement, mais pas suffisamment à ses finalités. La question de la famille réside en premier lieu dans une question philosophique qui, sans avoir été abordée réellement, est tombée dans l'idéologie. Les idéologies dominent progressivement le monde, parce que la philosophie a perdu ses lettres de noblesse : l'*alpha* et l'*oméga*, c'est-à-dire son fondement et sa finalité.

D'après la loi naturelle, la famille demeure le socle de la vie humaine, de la civilisation humaine, quelles que soient les continents où l'homme vit. C'est une loi fondamentale qui s'applique à l'humanité toute entière. Y déroger met le monde en grave danger existentiel, puis en situation-limite, car l'ordre naturel est le fondement de la vie humaine, quelle qu'elle soit, animée ou inanimée. La pensée ne peut en aucune manière se prévaloir sur l'exister, puisque toute pensée vient d'une existence. C'est l'erreur de Descartes qui a entraîné chez nous en France des modes de pensée rationalisés, - non de la *ratio* qui est la 'raison d'être', mais du raisonnement - colportés avec la Révolution française dans tout l'Occident et par lui dans une partie du monde. La France est responsable. Nous sommes responsables, même si le passé n'existe plus. Il existe dans nos modes de pensée, à travers les enseignements de l'histoire et des lettres, en un mot de notre culture. Ce fut d'ailleurs le grand combat de Jacqueline de Romilly qui a défendu toute sa longue vie, devenue aveugle dans sa vieillesse : la langue et la littérature grecque. C'est ce qu'avait bien compris Raoul Follereau, l'apôtre des lépreux qui liait une maladie physique dégénérative à une autre maladie, celle de notre culture dégénérative aussi, et que nous devons associer à celle de la famille actuelle.

De grands témoins du XX^e siècle, à la fois grands philosophes et grands chrétiens, ont souvent été incompris, voire rejetés, parce que nul n'est prophète en son pays, par le fait qu'ils dérangent des mentalités bien installées, une filiation aux « formes idéales » de Platon. Cet idéalisme formel protège une sorte de 'bien

pensance', morale cartésienne qui a mis l'homme à l'abri du « connais-toi toi-même » légué par Socrate. Ces témoins, parce qu'ils ont découvert et pris le risque d'enseigner ce qu'est la vraie finalité de l'homme en tant que « personne », doivent être considérés comme des pères ou des maîtres dans nos sociétés fondées sur le libre-arbitre. Á regret, dans notre monde actuel en mouvement incessant, sans cesse en accélération, ils sont oubliés. Quelles en sont les conséquences ? L'athéisme pour les uns, le fidéisme pour d'autres – tout vient de Dieu, l'intelligence humaine ne peut rien par elle-même et la philosophie ne sert à rien – ou le fondamentalisme. Ces témoins, si peu nombreux, ont consacré leurs vies, sacrifié leurs énergies pour faire prendre conscience à l'homme de la nécessité du sens de la finalité, au-delà de tous les préjugés, de tous les comforts, de toutes les idées. En un mot, il s'agit de sortir de soi et d'aller à la rencontre de la réalité vivante dans le respect de l'ordre naturel, de la dignité humaine et au-delà du mystère de la vie. Ce mystère est le nôtre. Aucun ne peut y échapper. Telle est la destinée humaine, quelles que soient les avancées scientifiques et les innovations technologiques, quelles que soient les folies humaines en particulier dans le domaine de la bioéthique.

Alors, quel est le fondement de la famille ? La loi naturelle et la loi divine se rejoignent comme la philosophie pour la théologie, quand l'une et l'autre regardent vers leurs finalités respectives : l'homme face à la réalité qui lui est donnée, qui existe avant lui, même s'il la transforme, surtout s'il la transforme, et le monde dans lequel il vit, cet univers fait pour lui qui a son origine divine.

En philosophie du vivant qu'est l'homme, il est nécessaire de distinguer trois niveaux qui lient l'homme et la famille : le fondement avec la vie végétative ou biologique, la finalité avec la vie spirituelle, et la part intermédiaire avec la vie sensible. En premier lieu, l'homme réclame ses besoins vitaux, organiques, car sans air ou sans nourriture il ne peut pas vivre. C'est le propre de la vie animale. Puis la vie sensible, celle qui met les sens au contact des réalités en particulier dans le travail, la vie affective, que représentent les biens sensibles et les activités imaginatives, que les animaux partagent pour une part. Enfin la vie spirituelle, là où l'intelligence et la volonté – l'amour spirituel – s'élèvent et donnent sens à l'existence.

Aristote disait : « Ce qui est propre à l'homme et à l'animal, n'est pas proprement humain. » Les lions, les abeilles ou les fourmis forment de belles familles animales naturelles. Mais l'homme existe quand même pour autre chose. Il ne suffit pas de dormir, de manger, de marcher, de se protéger ou de laisser aller l'instinct sexuel, en un mot de consommer pour vivre. La vie humaine ne se résume pas à cela. L'homme fabricant, artiste ou scientifique, n'est pas tout l'homme ! La science n'est pas la sagesse, sauf la science des sciences, celle qui motive notre réflexion sur la famille. Ces trois niveaux de vie ont chacun leur finalité propre : la génération (ce sont nos enfants) pour la vie végétative, la mémoire (ce qui demeure dans notre vécu) pour la vie sensible, la vérité au service du bien (ce qui est en nous au-delà de tout devenir) pour la vie de l'esprit. Car la vérité finalise la vie de l'intelligence, ce qu'est la réalité pour elle-même, et le bien finalise l'amour, car on ne peut aimer quelqu'un que pour un bien, son bien spirituel, puis le nôtre dans la réciprocité.

Parler de l'homme avant la famille est une priorité, puisque c'est l'être humain qui fonde la famille, première communauté humaine dans l'ordre naturel de la vie.

Dans le domaine politique, le bien commun existe par le bien personnel, parce que toute communauté humaine existe par ses membres qui forment une communauté. Pour cette raison - au sens de la *ratio*, la raison d'être et non le raisonnement - une réflexion sur la famille réclame avant tout celle de l'homme. Donc toute réflexion politique exige préalablement une réflexion éthique par nature, car sans homme il n'y a pas de communauté. Et l'homme, en tant qu'homme et non plus en tant qu'animal, réclame la question de la finalité au-delà de la vie végétative ou sensible, dans la vie spirituelle, celle qui fait de lui la réalité la plus parfaite dans l'univers physique, parce qu'il a l'esprit. Attention à ne pas faire de confusion ! Il ne s'agit pas d'enfermer l'esprit dans l'esprit scientifique ou dans des « formes », des « idées innées », mais de l'élever à ce qu'il « est » au-delà du sensible ou du devenir, au niveau existentiel : ce pourquoi l'homme existe. Or dans son fondement la famille existe pour la génération, la perpétuation de l'espèce, sa finalité « corporelle » pourrait-on dire, mais pas davantage à ce niveau. Mais la famille existe à un autre niveau, qui n'appartient pas à la matière, à la science, car elle la dépasse. C'est sa vocation humaine profonde : elle est le lieu où l'homme grandit, se construit, où l'enfant reçoit ce qui lui permet d'être une vraie personne.

2. La finalité

Quelle différence y a-t-il entre un homme et une personne ? Le mot « personne » a perdu son sens véritable. En naissant, on n'est pas une personne : on le devient. Devant un nouveau-né, on ne s'exclame pas : quelle belle personne ! Le mot « personne » doit être utilisé quand l'homme a atteint sa maturité réelle, son rayonnement existentiel, son épanouissement humain profond faisant de lui ou d'elle quelqu'un ayant acquis le sens de la finalité. Telle est la finalité spirituelle de la famille, dans sa dimension humaine : éduquer l'enfant en vue de devenir une « personne », une vraie personne responsable d'elle-même et d'elle-même pour les autres.

D'où une nouvelle question se pose : quelle est la finalité de la personne ? Les deux finalités de l'esprit apportent une première réponse : la recherche de la vérité pour l'intelligence et l'amitié dans sa dimension profonde en vue du bien de l'ami, au-delà de sa part sensible. Puis viennent le sens du travail, du respect de la nature, les vertus avec la prudence en particulier, celle qui maintient le cap de la finalité, le respect du corps et l'ouverture à l'infini, au Dieu Créateur de l'univers et de la vie. Cette démarche reste profondément humaine, car elle s'applique à tout homme quelle que soit sa culture, son lieu de vie et sa religion ou sa spiritualité.

La finalité de la famille s'inscrit pour l'essentiel dans cette dimension de la personne. Sans cette perspective inhérente à sa vocation, elle n'éduque pas au vrai sens du mot. Elle peut apprendre à faire, 'moraliser', transmettre des manières de vivre, de se comporter, de se débrouiller, mais elle n'éduque pas, car l'éducation réclame la finalité. Il n'y a donc pas d'éducation sans finalité. Il peut y avoir une forme de 'dressage' qui à terme engendrera des blocages, puis des rejets. De même, le laisser faire : une liberté non éduquée mène à l'échec, pour l'enfant lui-même comme pour à terme sa famille et sa vie sociale, donc la société, car la liberté doit toujours être liée à la finalité : je suis libre, quand je tends vers ma fin. Une liberté sans finalité n'est plus une liberté, mais un libre-arbitre voire davantage, un esclavage de soi-même. L'éducation doit retrouver cette structure de la personne humaine qui est bien souvent trop limitée, voire inexistante. Les parents en sont les premiers responsables, comme ils le sont avant tout dans leur comportement, de même les grands parents, avant les communautés éducatives qui n'éduquent souvent pas, parce que la question de la finalité n'existe plus, et cela depuis plusieurs siècles, avec Ockham et Duns Scot au XIV^e siècle, ancêtres de Descartes et du rationalisme moderne.

Il existe deux types de famille : la famille naturelle et la famille spirituelle. La famille naturelle existe par la génération du corps. La famille spirituelle existe par la génération de l'esprit : l'intelligence au service de l'amour. Une famille peut

réunir les deux types, mais c'est si rare. L'enfant devenu adulte, puis fondant une famille ou de fait menant sa vie, tisse des liens extérieurs à sa famille naturelle. Il peut alors être influencé par d'autres, adhérer à une communauté spirituelle qui contribuera à donner sens à sa vie intérieure. La famille spirituelle provient bien souvent des ordres religieux, où l'on partage l'esprit qui anime telle ou telle communauté à laquelle on s'attache, avec quelqu'un qui vous éduque comme témoin et davantage maître. Il n'y a pas d'autre famille. Aujourd'hui apparaît ce qu'on appelle la « famille recomposée », qui n'est pas la famille, mais une substitution, un *ersatz* de la famille provenant d'un éclatement de la famille.

Deux causes peuvent à être à l'origine d'une telle situation si fréquente dans nos sociétés occidentales depuis quelques décennies. Elles ont toutes deux une origine politique, l'une dans la famille elle-même, l'autre dans la vie publique sous l'effet des idéologies. En effet, la famille, cellule de base de la société, engendre souvent elle-même ses propres erreurs, jusqu'à sa propre destruction, telle 'la corde pour se faire pendre'. La famille est le lieu où l'enfant reçoit les fondements qui prévaudront ensuite à son épanouissement personnel, à sa maturité intellectuelle et affective. Ces fondements sont de deux ordres : le premier dans l'ordre affectif et le second dans l'ordre intellectuel. Si l'enfant ne reçoit pas des bras de sa mère ce dont il a besoin pour se construire affectivement, il lui manquera une dimension vitale pour son équilibre personnel et pour construire sa vie, puis pour la transmettre à d'autres. Si l'enfant ne reçoit pas une éducation fondée sur l'amitié entre ses parents dans la complémentarité homme et femme et la diversité de leurs personnalités, il se lancera dans la vie avec un réel handicap. Il s'agit d'un devoir parental fondamental à vivre, puis à transmettre d'une génération à l'autre, sinon les enfants seront porteurs de fragilités issues de manquements et de déviations qui bien souvent aussi se transmettent des parents aux enfants, et les générations les unes envers les autres. C'est l'aspect qualitatif de la famille, ce qui qualifie en plus, mais aussi en moins, avec l'acquisition d'*habitus* qui sont des acquis positifs et non des habitudes. La cause provient du fait que la dimension éthique de la personne n'est pas suffisamment prise en compte dans toutes ses dimensions. Par conséquent, plus une éducation doit être exigeante sur le fond, donc sur la finalité, plus elle réclame une présence d'amour, sinon elle devient un formalisme qui à terme conduit à l'échec, puis au rejet.

Il convient alors d'avoir présent à l'esprit que la famille, socle de la vie en société, tient son fondement éthique dans l'amitié qui existe entre un homme et une femme. Car la famille s'enracine dans une relation partagée entre deux êtres qui s'attirent, se complètent par nature, au plan sensible nécessairement, mais mieux au plan spirituel par les finalités qui les unissent dans la diversité de leurs personnalités. En effet, chaque famille est une par son histoire, son mode de vie, ses ancêtres, sa culture, son enracinement, liés à la force de caractère de chacun de ses membres impliquant autorité et pouvoir, intelligence et amour. Mais l'amitié demeure le préalable en tant que condition nécessaire. Sans elle, rien ne tient, rien ne se construit, tout est fragile, insuffisant et peut se briser. Si la famille n'a pas reçu, témoigné et transmis cette dimension forte de l'amitié, c'est au couple qu'il revient par lui-même de le recevoir par des rencontres, des lectures venant de l'expérience de témoins et de maîtres dans une recherche profonde de la vérité de la vie.

Alors qu'en est-il de l'amitié, sachant qu'elle n'est pas une camaraderie, une séduction partagée ou des formes communes pouvant exister dans un même milieu social ? Un même milieu social permet de se retrouver dans des contextes culturels proches, ce qui est important, mais tout à fait insuffisant, car la question de fond n'est pas là. Elle est dans l'amour d'amitié - mot employé par Aristote et par Marie-Dominique Philippe - que deux êtres vont construire progressivement, jusqu'à désirer partager toute leur vie ensemble. Là, le témoignage de leurs parents est nécessaire pour enraciner ce lien nouveau en vue de cette communauté aimante qu'est la famille. Si tel n'est pas le cas, c'est leur amitié nouvelle qui prévaut sur la mentalité de leur famille, donc c'est le point de vue éthique sur le point de vue politique, car la famille existe pour le bien de chacun de ses membres. Les deux amis portent en eux ces deux finalités unies qu'est la recherche de la vérité en vue du bien, dans la réciprocité. Tout en étant deux, deux êtres, deux âmes, ils sont un dans une harmonie, sans fusion ni possession de l'un sur l'autre. La force de l'amitié vient du don de soi à l'autre, favorisant l'épanouissement de chacune des personnes dans son individualité, puis dans le rayonnement de l'unité entre elles. La personne prévaut toujours sur le couple, puis sur la famille, puisque, comme nous l'avons dit plus haut, le bien personnel prévaut toujours sur le bien commun, qui n'est commun que s'il est personnel d'abord, sinon le bien n'existe pas.

3. Le conditionnement

Les préalables et les conditions semblant posées pour l'essentiel, entrons maintenant dans le contexte que la famille et la société occidentale traversent depuis plusieurs décennies, marqué par une dangereuse accélération depuis une génération. Mais antérieurement le terrain n'était-il pas déjà préparé à une telle dégradation ? Après avoir cité la Révolution française, nous pouvons citer dans le cas présent la révolution de mai 68 avec la remise en question de l'autorité, parentale en premier lieu, mais aussi générale.

La première question que nous devons nous poser maintenant, me semble-t-il, concerne les conséquences du manque de discernement dans la famille entre bien personnel et bien commun, entre éthique et politique, mais aussi entre autorité et pouvoir. En effet, si l'unité familiale prévaut sur les personnes qui la composent, sans tenir compte du bien de chacun dans cette unité, nous tombons dans une forme de collectivisme aux fondements apparentés à ceux du marxisme, et aussi dans un individualisme, où l'homme n'est plus respecté dans sa dimension de « personne ». La famille s'est laissé entraîner sur cette voie en manquant de discernement sous l'action des idéologies, de conscience droite d'elle-même, de sorte que chacun n'y a pas accordé l'importance que cela justifiait. Considérer à juste titre que la famille est le fondement de la société, de la civilisation, défendre les valeurs de la famille et tout ce que cela comporte au plan humain, voire au plan chrétien, n'exclut pas, bien au contraire, la réalité de la personne et la primauté de la personne sur la famille. Sinon, la famille disparaît, en tant que communauté humaine, un jour ou l'autre, parce qu'elle porte en elle les germes de sa propre dissolution, suivie de sa mort. Dans ce cas, qui touche aussi des familles chrétiennes, la finalité éthique de la personne est étouffée par un formalisme familial lié au fidéisme – où Dieu explique tout et où l'intelligence par elle-même ne peut rien - qui conditionne la finalité de la personne, jusqu'à l'exclure, après l'avoir mis entre parenthèses. Le bien n'est alors plus commun, mais apparent, car il relativise l'être humain, c'est-à-dire la dimension profonde de la personne.

Alors, que faire, qu'être aussi et avant tout, quand un enfant, un frère ou une sœur, un père ou une mère, rate son union conjugale ? Il est facile de le marginaliser, voire de l'exclure. Quelle peut en être la cause ? Elle réside certainement dans quelque chose que nous avons abordé plus haut. Quand tout va bien, tout le monde est là et s'entend. Mais quand cela va mal, qui est là ? Qui est là, non pour critiquer, mais pour aider ? Quelle est alors la responsabilité de la famille ? Elle peut fermer les yeux en considérant que la situation ne la concerne pas, ou bien exclure le membre 'malade' à la manière dont on traitait les lépreux du temps de Raoul Follereau.

D'où cette nouvelle question : quel est le fruit de la communauté humaine ? Autrement dit, comment voit-on qu'une communauté est humaine ou ne l'est pas ? C'est par la solidarité de ses membres les uns envers les autres, par l'entraide non pas apparente ou verbale, mais par une solidarité réelle les uns pour les autres dans le respect de la personne que la communauté humaine familiale porte du fruit. Cette remarque met en évidence que le fruit dans la famille se situe à deux niveaux : dans la fécondité biologique de la transmission de la vie entre les parents, puis dans la solidarité des membres de la famille entre eux. Oui, la solidarité, fruit de toute communauté humaine exige que la famille se mette au service de ses membres quand ils sont dans l'épreuve, surtout morale. Un vieux dicton rappelle qu'on ne choisit pas sa famille, mais qu'on choisit ses amis. De même, quand un ami traverse une épreuve, c'est là que l'on compte ses vrais amis.

Une parabole bien connue dans la Bible apporte une réponse : « Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho, et il tomba au milieu de brigands qui, après l'avoir dépouillé et roué de coups, s'en allèrent, le laissant à demi mort. Un prêtre vint à descendre par ce chemin-là ; il le vit et passa outre. Pareillement un lévite, survenant en ce lieu, le vit et passa outre. Mais un Samaritain, qui était en voyage, arriva près de lui, le vit et fut pris de pitié. Il s'approcha, banda ses plaies, y versant de l'huile et du vin, puis le chargea sur sa propre monture, le mena à l'hôtellerie et prit soin de lui. » (Luc 10, 29-34)

La famille vit aujourd'hui une situation si préoccupante, qu'il importe de se poser toutes les questions, sans tomber dans ces deux excès : le jansénisme – l'éthique devient une morale du devoir - et le relativisme – l'éthique disparaît par abdication. Par le sens de la finalité, courageusement elle doit alors retrouver sa responsabilité première qui est de se mettre au service de la personne, en particulier la plus fragile, l'enfant et la personne âgée, mais aussi celle qui est dans l'épreuve, bien souvent seule et abandonnée ou reléguée. C'est bien en considérant la question de la finalité que le philosophe doit aborder la personne humaine, ce mot si banalisé aujourd'hui. Dans toutes les situations de la vie, y compris dans celles qui remettent en question la famille, c'est l'homme en tant que personne qui prévaut dans tous les rapports humains, à quelque niveau que ce soit.

Peut-on juger une personne ? Non, on peut, on doit juger un acte, mais on ne juge pas une personne. Autant la condamnation de tel ou tel acte peut être justifiée, autant une personne ne peut jamais l'être. L'acte n'est pas la personne, car la finalité d'une personne échappe toujours. C'est le mystère de l'existence, de l'homme dans son être, le mystère de la création, le mystère de Dieu qui 'seul sonde les reins et les cœurs'. D'où la question de la vérité et la question du bien. Ces deux questions, l'une en rapport à l'autre, désignent la finalité de la personne. Cependant un acte contre-nature, contre la loi naturelle, doit être condamné, sans pour autant condamner la personne elle-même qui, au contraire, doit être respectée et aimée. Ainsi dans toute famille, la solidarité exige de regarder en premier la personne, puis l'acte. La solidarité dans la famille vaut par son fondement dans l'amour non seulement sensible, mais surtout spirituel, c'est-à-dire au niveau de la personne. C'est l'amour réel partagé entre les membres d'une famille qui donne sens à la finalité, donc à la qualité de la famille et à son authentique rayonnement.

Aujourd'hui, une famille sur deux est brisée. Un couple sur deux se sépare. Ce constat aux conséquences malheureuses rejoint un autre constat, chrétien celui-là, pour les couples mariés à l'église : un mariage sur deux ne serait pas valide. Cela signifierait-il donc qu'une famille sur deux ne serait en réalité pas fondée sur une véritable union ? Peut-être, mais ce n'est pas certain, parce que d'abord le plan religieux n'est pas le plan civil. D'autre part, parce que les problèmes de la vie peuvent briser un couple, qui pouvait être solide au point de départ, parce que des interférences sociales, familiales ou autres, peuvent s'ingérer dans l'équilibre d'un couple et d'une famille, unité sans cesse en cours d'évolution. Il peut y avoir un manque de maturité, ce qui est le propre de la jeunesse, mais aussi une tromperie cachée où à la finalité partagée en apparence se substitue un intérêt caché de l'un pour l'autre lié ou non, avoué ou non, dû ou non à la famille. Ceci est complexe. Pour cette raison, la solidarité familiale ne peut exister que si la famille ne s'enferme pas dans des « secrets », dans des pouvoirs entre parents, parents et enfants, enfants entre eux, risquant de fragiliser la famille. La famille apparente n'est pas la famille réelle. Mais la personne est réelle, l'amitié est réelle, Dieu est réel. Il « est ». Nous sommes. Je suis. Pour cette raison aussi, la vraie solidarité est peu fréquente, car elle exige un sens aigu de la famille où règne cette alliance vivante entre la vérité et le bien, entre le bien personnel et le bien commun.

Après la solidarité, fruit de toute communauté humaine, qu'en est-il de l'enfant, fruit de l'amour de l'époux et de l'épouse, si cet amour est spirituel ? Car l'enfant peut être le fruit d'une relation affective sensible, sans amour spirituel réel, donc partant d'une relation sans amitié vraie. Dans le contexte actuel, dans le cas de familles brisées, c'est l'enfant qui en subit les conséquences les plus graves. Et ces conséquences doivent être réduites par une entente, malgré leurs divisions, entre les parents en vue du bien de l'enfant. Quelle que soit la situation de la famille, tout enfant a besoin d'un père et d'une mère, surtout dans la prime enfance, puis dans l'adolescence, et ensuite dans la vie, pour ses propres enfants à lui, s'il en a ! Que ce soit le père ou la mère, que ce soient les grands parents ou d'autres membres de la famille, tous doivent agir pour aider délicatement, avec intelligence et amour, les parents divisés, avant et après leur séparation, ainsi que l'unité parents et enfants, avec une distinction particulière en cas de faute morale grave de l'un d'eux. Tout ce qui ne se fait pas ou se fait à l'opposé, nuira profondément et accentuera les divisions tant dans la famille concernée que dans la famille tout entière. Un père séparé ou une mère séparée doit rester proche de ses enfants, plus tard de ses petits enfants, surtout quand il ne mérite pas une telle séparation. L'enfant a besoin des siens pour vivre et grandir. De plus, un enfant à partir de l'âge de raison peut comprendre, agir en partie par lui-même, comme il est progressivement responsable de ses actes, en particulier à partir de l'adolescence, vis-à-vis des siens et des autres.

Telle est la simplicité dans la complexité, de cette question de la famille, simplicité dans l'ordre de la finalité, complexité dans l'ordre du conditionnement. À partir de l'âge de raison, les enfants ont le droit et le devoir d'apprendre à juger, de discerner le bien du mal, la vérité du mensonge. Car seule la vérité éduque et rend libre, à condition de la dévoiler en mettant en évidence et en respectant la personne, surtout quand celle-ci n'est pas suffisamment construite ou quand celle-ci est fragilisée. C'est ensuite à chacun de chercher la meilleure voie en adoptant

la conduite la plus judicieuse, la plus saine et pourquoi pas la plus sainte, sachant que les moyens restent des moyens à mettre au service de la fin, celle de la personne, et pour l'enfant, celle de sa personne en devenir.

En un mot, la famille, qu'elle soit unie ou malheureusement divisée, exige une éthique fondamentale mise au service de la personne humaine pour la servir et guérir les maladies de notre civilisation. À celles et à ceux qui ont la foi, Dieu est « Celui qui est, Celui qui était et Celui qui vient », qui demeure au milieu de nous dans la vérité et dans l'amour, puisqu'Il est Amour et Vérité. La personne humaine est faite pour Le rejoindre par le point de vue de la finalité et s'unir à Lui dans l'amitié, sommet de la philosophie humaine, et dans la contemplation des Personnes divines, sommet de la sagesse.

4. Un signe de contradiction

Oui, la famille est un lieu fort de promesses, mais de risques, d'unité, mais aussi de division. Bravant les épreuves et les contradictions qu'elle subit et qu'elle engendre, la famille demeure ce berceau de prédilection, tout à la fois naturel et spirituel, dans lequel pour le meilleur et le bien de tous : « Amour et vérité se rencontrent, justice et paix s'embrassent, la vérité germera de la terre et du ciel se penchera la justice » (Psaume 84).

Finalement, dans ce contexte de civilisation en déclin éprouvant, nous avons beaucoup de chance, cette chance de prendre conscience de ce que nous sommes, de ce pourquoi nous sommes faits. Quand la mer est d'huile, quand les vents sont tombés, tout passe, quand le lézard dort au soleil, l'homme bronze sur la plage ou au bord de sa piscine, pas seulement l'été, toute l'année. Mais quand la tempête gronde, qu'un tsunami semble annoncé, l'homme s'inquiète, s'enfuit ou s'enferme sur lui-même.

Oui, la famille est secouée. Quelques réactions peuvent être couramment observées tant de nos proches que de la rue. Le monde évolue : que faire ? Rien, se taire, car la tolérance l'impose, la paix la réclame. N'est-ce pas respecter l'autre que le prendre tel qu'il est, de le supporter, de l'aimer tel qu'il est ? N'est-ce pas le rôle d'une famille d'accepter les diverses mentalités de ses membres compte-tenu de cette évolution de la société qu'il faut bien prendre comme elles sont ? Dieu est-il mort ? Si Dieu existait, il ne pourrait continuer à nous faire supporter tant de choses contradictoires, puisqu'il est Amour. Et sans lui, nous pouvons nous aimer avec cette liberté, ce libre arbitre qui vient de nous. Cela ne nous rappelle-t-il pas une certaine histoire entre Dieu et l'homme : Adam et Ève, que le livre de la Genèse raconte. « Du fruit des arbres du jardin, nous pouvons manger, c'est seulement du fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin que Dieu a dit : N'en mangez pas, n'y touchez pas sous peine de mort. Allons donc ! vous n'en mourrez pas. Mais Dieu sait que, le jour où vous en mangerez, vos yeux se dessilleront et vous serez comme des dieux, arbitres du bien et du mal. » (Gn) La famille devient le lieu où l'amour s'entretient sans distinction entre le bien et le mal, Dieu absent de sa vie.

Ou bien, un vrai conte celui-là avec le livre de Job : « Bien sûr, il en est ainsi ! Un homme aurait-il raison d'un Dieu ? [...] Au secours ! mais que peut-on contre sa poigne ? Je demande justice ! mais à quel tribunal ? [...] Autant le dire : il écrase le juste comme le coupable. Il déclenche tout à coup ses fléaux et de la détresse des innocents il se moque. La terre, il l'abandonne aux profiteurs en aveuglant les juges. Si ce n'est pas lui le responsable, qui est-ce alors ? » La famille devient le lieu où l'homme se rebelle contre Dieu.

Autre réaction : quittons ce bateau qui coule, protégeons la famille, du moins ce qu'il en reste, pour certaines d'entre elles. Finalement, nous subissons le sort de Noé avec les siens que Dieu protège et qu'il sauve du déluge entouré d'une humanité pécheresse. Évitions tout contact qui risquerait à coup sûr de nous

transmettre cette lèpre d'un monde en perdition, ainsi qu'à nos enfants. Nous, nous sommes les justes. Le monde divague dans l'erreur. Mettons-nous au premier rang devant Dieu pour qu'il nous voie. La famille devient alors le lieu où un amour pharisaïque condamne l'autre, le pécheur, en prenant Dieu à témoin.

Que reste-t-il, non pas entre ces deux tendances qui sont comme deux extrêmes ? Entre elles, non, pas du tout. Il s'agit d'une « petite voie » qui réclame une autre mentalité, une autre perspective avec une grande ouverture d'esprit liée à un sens profond de la personne humaine, dans une distinction entre « personne et acte ». Cette distinction entraîne une intuition intéressante, riche d'enseignements et d'admiration d'un auteur, philosophe et théologien, pape canonisé : Jean-Paul II. Sa thèse de philosophie fut intitulée *Personne et acte*, parue en librairie. Que dit la quatrième de couverture ? : « Comment ne pas être frappé par la place centrale qu'occupe la personne humaine dans toutes les interventions de Jean-Paul II sur la société, l'éducation, la culture, la politique, la vie religieuse ! ... Karol Wojtyła s'attache avec une remarquable continuité à approfondir pour elle-même la question décisive de l'agir humain. Saisi dans son dynamisme, l'acte éclaire le sens de l'existence, la signification de la culture, le destin de la société. L'homme se constitue comme personne non d'abord dans ses idées mais dans son action, sa décision, son libre choix et projet, au milieu des solidarités interhumaines. Ce que l'on appelle communément l'expérience humaine surgit de la conjonction dynamique d'une personne et de son agir. »

Quelle question se pose celui qui fut pape et qui est saint ? Il le dit lui-même dans la préface : « Quel est le rapport entre l'acte interprété comme *actus humanus* par l'éthique traditionnelle et l'acte comme expérience ? » Le témoignage que ce pape, que cet homme laisse à l'humanité fut remarquable par sa personne et par ses actes, modèle de vie, dans le respect de nos vies, pour chacun, surtout pour notre temps. J'ose dire, qu'il a été si vite canonisé du fait de sa vie exemplaire, mais aussi parce que le monde actuel a si besoin de sa présence.

« N'ayez pas peur », c'est sortir de soi, vaincre ses peurs, ses replis sur soi, mais c'est avant tout aller vers la vérité qui nous dépasse, nous donne la lumière et la joie de vivre quelles que soient les conditionnements. La vérité est la boussole de la vie pour ne pas se perdre, donc perdre sa vie, en suivant cette étoile qui montre le chemin de la pleine réalisation de soi, de l'homme en tant que personne, réponse au « connais-toi toi-même » de Socrate.

Saint Jean-Paul II fut le pape de la personne. Pourquoi ? Parce que la personne n'existe que si l'homme marche vers la vraie vie, celle qui ne cesse d'aller à la rencontre de la vérité. C'est une marche certes, mais davantage une ascension, car celui qui dans la vie ne monte pas descend. Alors, qu'est-ce que la vérité ? À la suite d'Aristote, Avicenne, philosophe arabe du X^e siècle, dit : « ce qui tombe en premier dans l'intelligence est ce qui est », que Thomas d'Aquin au XIII^e siècle reprend dans le *De veritate* : *primo cadit in intellectu ens*, « ce qui tombe en premier dans l'intelligence est ce qui est ». Il lui attribue sa signification : « *adequatio intellectus ad rem* », c'est-à-dire la vérité en tant qu'« adéquation de l'intelligence à la réalité ».

Quelle relation y a-t-il entre la personne et la vérité ? La réponse est simple et directe : sans recherche de la vérité, l'homme ne peut s'épanouir, c'est-à-dire aller vers sa destinée humaine qui est de devenir une personne, une vraie personne dans

l'acquisition progressive de ce qui la constitue. En effet, la personne réclame ses dimensions fondamentales, selon un ordre : en premier, l'autonomie dans l'ordre de l'exister, de l'être, préalable à tout ; en second, la recherche de la vérité, suivie de la capacité d'aimer, car l'amour humain doit s'enraciner dans la vérité ; ensuite, l'homme capable de transformer l'univers, par l'art, par le travail qui épanouit l'homme et perfectionne l'univers, en le cultivant et non en l'exploitant, puis la vertu médiane, la prudence qui fait le lien entre finalité et conditionnement, en particulier celui du corps, sixième dimension, au service de l'âme, et non l'inverse ; puis au sommet, la septième et ultime dimension : la découverte de Dieu Créateur, que l'intelligence peut découvrir par elle-même, sans la foi.

C'est par ces sept dimensions successives que l'être humain s'accomplit comme personne et, en tant que tel, donne tout son sens à la famille que, bien souvent, pour ne pas dire presque toujours, il ne voit pas et ne cherche pas à acquérir par manque d'esprit de vérité. Telle est la clé qui permet à la famille - parents et enfants - de se construire, mais préalablement au couple d'entrer dans une amitié spirituelle profonde.

Oui, la famille est aujourd'hui, comme l'Église d'ailleurs, un signe de contradiction, parce que la fécondité est attaquée, qu'elle vienne de la maternité ou de la paternité. D'où provient la fécondité ? De l'alliance entre la vérité et l'amour. Quel en est le fruit ? Le don gratuit dans la transmission de la vie humaine et de la vie spirituelle, liées à la contemplation de leurs sources : Dieu en trois Personnes, la Trinité qui nous est donnée à la Croix et à la Résurrection.

Que se passe-t-il aujourd'hui ? Il ne s'agit pas d'entrer dans un conflit de génération, car une génération porte en elle les germes de la suivante. Le rendement, la consommation ou le profit, comme fin en soi, produits du formalisme idéaliste, en un mot, tout ce que la pensée humaine peut concevoir sans enracinement dans l'existence, dans le jugement d'existence « ceci est » au-delà de toute pensée, engendrent nécessairement une domination de l'homme sur la vie, puis sur Dieu, son Créateur. Quand la transmission n'existe plus, quand l'obéissance n'est plus reconnue comme première vertu dans l'éducation, quand le respect entre les générations est bafoué, et en un mot, quand l'homme se considère « maître et possesseur de la nature », selon Descartes, de sa nature, donc de son corps et de son esprit, de son âme créé par Dieu, alors il engage l'humanité toute entière vers un suicide collectif. Les idéologues, les politiques et parfois des entreprises en sont responsables, mais aussi la famille. Car l'idéologue, le politique ou l'entrepreneur vit dans une famille, dont il est fils ou fille avant d'être père ou mère, mais est avant tout un homme ou une femme. Chacun peut constater cela avec l'engrenage des avortements, des divorces, des couples homosexuels, de la théorie du genre, des recherches scientifiques prométhéennes visant à des transformations génétiques, bioéthiques sur la naissance et la fin de vie.

Comme il en est ainsi pour la plupart des êtres vivants, l'homme et la femme diffèrent dans l'ordre d'une complémentarité naturelle en vue de la procréation, donc du fruit de leur amour réciproque au plan éthique et de la pérennité de l'humanité au plan politique par la famille qu'ils constituent. Cette complémentarité qui souvent génère des incompréhensions est voulue par le Créateur, tant dans l'ordre naturel que spirituel. La femme engendre l'amour. Elle est gardienne de l'amour à l'intérieur de la famille par sa disposition à la maternité, assurant par sa nature propre l'harmonie et la stabilité de la famille,

qu'elle ait ou non des enfants, tandis que l'homme en est le défenseur, le protecteur face à l'extérieur. N'est-ce pas une disposition fondamentale que l'ordre naturel nous commande, sans entrer dans des élucubrations telles que la pensée veut toujours dominer l'exister qui la précède ?

Si la femme reçoit par nature cette fonction existentielle dans le respect naturel de sa différence avec l'homme, elle doit comprendre, puis veiller à ne pas le dominer, à se substituer à lui, mais à l'aimer pour ce qu'il est en tant qu'homme et à concourir à ce qu'il doit être en vue du bien commun de la famille. L'homme n'est-il pas responsable dans l'ordre de l'amour de ce bien commun, comme le Christ l'est pour l'Église ? En effet, dans l'ordre de la procréation, la femme reçoit de l'homme le germe de vie qu'elle va concevoir féconder par elle-même et en elle, grâce à ce don de l'homme qui vient de la nature créée par Dieu, puis ce germe qu'est l'embryon recevra l'âme, à un stade dont l'homme – au sens générique – n'est pas maître, mais serviteur, qu'il ne peut savoir et sur lequel il ne doit intervenir. Pour l'homme à la différence de l'animal, ce germe est en vue d'une personne, en vue d'un petit en attente d'acquérir l'esprit - intelligence et amour - par l'âme que Dieu Créateur lui communiquera. Là, il convient d'entrer dans ce double mystère de la maternité et de la paternité, si différentes mais si complémentaires, ordonnées à la vie dans l'harmonie, la stabilité, la promotion de la famille pour l'homme en vue de la finalité de la vie humaine. Si la femme n'en est plus suffisamment gardienne, de même si l'homme n'en est plus le défenseur, le chef au sens de la tête, comme le Christ est la Tête de l'Église, la famille s'effondre et l'humanité progressivement avec elle.

Cette distinction des fonctions naturelles de l'homme et de la femme met en évidence la responsabilité des parents dans l'éducation de l'enfant. De la naissance à l'âge de raison, la femme comble l'enfant de son besoin naturel affectif, qui l'épanouira et qu'il transmettra ensuite dans la vie. L'homme par contre, fort de sa complémentarité masculine et du bien reçu par la féminité de la mère pour l'enfant comme d'ailleurs pour la famille tout entière, assure ensuite ce second bien de l'enfant dans l'éducation qu'est sa préparation à la vie du monde extérieur avec ses exigences et ses luttes. Il est une vertu essentielle que les parents doivent parfaitement faire grandir chez l'enfant, c'est l'obéissance. Si l'enfant n'a pas acquis cette vertu préalable à sa construction, il demeurera handicapé, car replié sur lui-même, sans cette stabilité qui prévaut à la construction de sa personne en devenir, comme à celle de l'unité de la famille, puis au fondement de la société toute entière. L'absence d'obéissance mène au désordre, à la division pour l'homme lui-même, comme pour la famille et l'humanité. Il en est ainsi : le père est porteur de l'autorité, non pas du pouvoir, dans l'ordre naturel pour la famille et pour l'humanité, à l'image du Père qui se sacrifie pour elle.

Ce mystère si grand nous dépasse sans cesse, nous rend humbles et serviteurs, garants de l'humanité, dans la joie de cette charge qui n'échappe pas aux épreuves. C'est l'épreuve qui construit et fait grandir. Mais l'homme - au sens générique du mot - ne doit pas devenir un fossoyeur en se considérant créateur et maître de la vie, utilisant par la science une force pour réaliser pour lui-même et s'en glorifier, à sa manière ce que la vie lui transmet par nature. Autant par la science, il peut redresser, transformer ce que la matière a de difforme et d'imparfait, autant il ne peut s'arroger des droits qui ne sont pas les siens sur la vie elle-même, en désobéissant à l'ordre divin. Mais l'esprit du mal continue de se répandre en s'attaquant sans cesse à la paternité et à la maternité, tant humaines

que spirituelles. La famille humaine, fille de la famille naturelle, doit mener ce combat grâce au don qu'elle reçoit du Sauveur avec Marie, Mère des hommes, dans la vie contemplative que Dieu attend chaque jour de l'homme et pour laquelle Il l'a créé.

Le vieillard Syméon avait prédit pour Marie : « Vois! cet enfant est là pour la chute et le relèvement de beaucoup en Israël, et pour être un signe en butte à la contradiction, - et toi-même, une épée te transpercera l'âme ! - afin que de bien des cœurs soient révélés les raisonnements. »." (Luc 2, 34-35)

De même, l'Apocalypse révèle : « Soyez donc dans la joie, vous, les cieux et leurs habitants. Malheur à vous, la terre et la mer, car le Diable est descendu chez vous, frémissant de colère et sachant que ses jours sont comptés." Se voyant rejeté sur la terre, le Dragon se lança à la poursuite de la Femme, la mère de l'enfant mâle. Mais elle reçut les deux ailes du grand aigle pour voler au désert jusqu'au refuge où, loin du Serpent, elle doit être nourrie un temps et des temps et la moitié d'un temps. » (Ap 12, 12-14)

Table des matières

Préface	7
1. Le fondement	9
2. La finalité	13
3. Le conditionnement	17
4. Un signe de contradiction	21

Pourquoi, depuis quelques décennies la famille est-elle devenue un enjeu de société ? Qu'a-t-elle fait, que n'a-t-elle pas fait pour devenir une cible ? Pourquoi et comment toucher à quelque chose ou plutôt quelqu'un sur lequel repose notre vie et notre histoire ? Mai 68 ne l'avait pas visée directement, mais indirectement par l'autorité, celle du maître, mais aussi celle du père. Ensuite la loi Veil l'a touchée en plein cœur dans sa fécondité naturelle : la maternité.

De la séparation entre les générations, on est passé à une forme de rupture qui a entraîné une brisure dans la famille du côté du père comme du côté de la mère par l'enfant né ou à naître.

L'Église catholique par la voix et par les écrits des Papes dans la continuité de leur autorité, en particulier Jean-Paul II, a réitéré ses enseignements pour la protection de la personne humaine. Qu'ont apporté les philosophes ? La question mérite d'être posée, et elle l'a été par certains dans la diversité des opinions.

La philosophie a son mot à dire, et plus que son mot, car la question de la famille, du père, de la mère, de l'enfant, de l'amour, de l'autorité, de la procréation, de l'éducation, de la femme et de l'homme, entre dans son champ de travail, de recherche et d'analyse. Tout ce qui concerne l'homme l'est pour le philosophe.

Cette courte étude sur la famille permet au lecteur d'entrer dans des questions essentielles tant au plan éthique que politique. Elle enveloppe le mystère de l'homme, de la vie humaine, jusqu'à l'humanité toute entière avec les causes et les conséquences qu'elle met à jour. Elle exige d'entrer dans les profondeurs de la vérité servante de l'amour, en dévoilant ses signes de contradiction.

Jean d'Alançon, docteur en philosophie, diplômé ICG, enseigne à l'« École de la vie réelle », université populaire de philosophie qu'il a fondé en 2010. Officier de Cavalerie, DRH, puis dirigeant d'organisations professionnelles, il se propose aujourd'hui de transmettre sa recherche philosophique centrée sur la personne humaine, dans l'esprit du Compagnonnage.